Caliban et la Sorcière reprend les principaux thèmes d'un projet de recherche sur les femmes dans la « transition » entre féodalisme et capitalisme auquel je me suis attachée depuis le milieu des années 1970, en collaboration avec une féministe italienne, Leopoldina Fortunati. Les premiers résultats de cette recherche ont paru dans un ouvrage publié en Italie en 1984 : *Il Grande Calibano : Storia del corpo sociale ribelle nella prima fase del capitale*[1].

Mon intérêt pour cette recherche a été au départ motivé par les débats qui eurent lieu autour du mouvement féministe aux États-Unis, à propos de l'origine de « l'oppression » des femmes, et des stratégies politiques que le mouvement devait mettre en œuvre dans sa lutte pour la libération des femmes. À cette époque, la réalité de la discrimination sexuelle était analysée principalement selon deux axes, correspondant aux deux branches principales du mouvement des femmes, à savoir féministes radicales et féministes socialistes. Toutefois, d'après moi, aucune des deux ne fournissait d'explication satisfaisante quant à l'origine de l'exploitation sociale et économique des femmes. Mon désaccord avec les féministes radicales portait sur leur tendance à comprendre la discrimination sexuelle et la domination patriarcale sur la base de structures culturelles transhistoriques, censées opérer indépendamment des rapports de production et de classes. Les féministes socialistes, quant à elles, admettaient que l'histoire des femmes ne pouvait être distinguée de l'histoire des différents systèmes d'exploitation et, dans leurs analyses, elles envisageaient d'abord les femmes en tant que travailleuses de la société capitaliste. La limite de leur position, telle que je la comprenais à l'époque, était de ne pas parvenir à représenter la sphère de la reproduction comme source de création de valeur et d'exploitation. L'origine des différences

1 [Le Grand Caliban. Histoire du corps social rebelle dans la première phase du capital], Franco Angeli, Milan, 1984.

de pouvoir entre femmes et hommes se rapportait donc à l'exclusion des femmes du développement capitaliste. Une telle position nous obligeait à nouveau à expliquer la pérennité du sexisme dans l'espace des rapports capitalistes par des dispositions culturelles.

C'est dans ce contexte que devait prendre forme l'idée d'ébaucher l'histoire des femmes dans la transition entre féodalisme et capitalisme. La thèse qui inspira cette recherche fut tout d'abord énoncée par Mariarosa Dalla Costa et Selma James, ainsi que par d'autres militants du Wages for Housework Movement [Mouvement pour un salaire domestique]. Elles rédigèrent dans les années 70 un ensemble de documents largement controversés, mais qui finirent par transformer le discours sur les femmes, la reproduction et le capitalisme. Les plus influents furent *The Power of Women and the Subversion of the Community*[2] de Mariarosa Dalla Costa et Selma James (1971), et *Sex, Race and Class* de Selma James (1975).

Contre l'orthodoxie marxiste, qui expliquait « l'oppression » des femmes et la subordination aux hommes comme étant un reliquat des rapports féodaux, Dalla Costa et James affirmaient que l'exploitation des femmes a joué un rôle central dans le processus d'accumulation capitaliste, dans la mesure où les femmes ont produit et reproduit la marchandise capitaliste la plus essentielle : la force de travail. Selon Dalla Costa, le travail domestique non payé a été la fondation sur laquelle l'exploitation des travailleurs salariés, « l'esclavage salarié », a été bâtie, et le secret de sa productivité[3]. La différence de pouvoir entre femmes et hommes dans la société capitaliste ne peut s'expliquer ni par l'inadéquation entre travail domestique et accumulation capitaliste (une inadéquation que dément la fermeté des règles régissant la vie des femmes), ni par la survivance de dispositions culturelles intemporelles. Il faut plutôt interpréter cette différence comme l'effet d'un système social de production qui ne fait pas de la production et de la reproduction du travailleur une activité socio-économique et une source d'accumulation capitaliste. La production et la reproduction

2 [Le Pouvoir des femmes et la Subversion de la communauté].

3 M. Dalla Costa, S. James, *The Power of Women and the Subversion of the Community*, 1972, p. 33.

sont au contraire mythifiées, présentées comme des ressources naturelles ou des services personnels, et le travail non salarié qu'elles mettent en œuvre profite au système.

En basant l'exploitation des femmes dans la société capitaliste sur la division sexuelle du travail et le travail non payé des femmes, Dalla Costa et James font apparaître un possible dépassement de la dichotomie entre patriarcat et classe, en donnant au patriarcat un contenu historique spécifique. Elles ouvrent aussi la voie à une réinterprétation de l'histoire du capitalisme et de la lutte de classe dans une perspective féministe.

C'est dans ce cadre que Leopoldina Fortunati et moi avons débuté notre travail, étudiant ce qu'on est tenu de désigner par l'euphémique « transition au capitalisme ». Nous avons commencé à chercher une histoire qui ne nous avait pas été enseignée à l'école, mais qui était déterminante dans notre éducation. Cette histoire nous offrait non seulement une compréhension théorique de la genèse du travail domestique et de ses principales composantes structurelles, à savoir la séparation entre production et reproduction, l'utilisation spécifiquement capitaliste du salaire pour contrôler le travail des non-salariés et la dévalorisation de la position sociale des femmes accompagnant l'apparition du capitalisme, mais en outre elle nous fournissait une généalogie des concepts modernes de féminité et de masculinité. Une telle généalogie remettait en cause l'idée postmoderne selon laquelle « la culture occidentale » aurait une prédisposition quasiment ontologique à comprendre le genre par des oppositions binaires. Il est apparu que les hiérarchies sexuelles sont toujours au service d'un projet de domination qui ne peut se maintenir que par la division, continûment renouvelée, de ceux qu'il cherche à soumettre.

Le livre issu de cette recherche, *Il grande Calibano : Storia del corpo sociale ribelle nella prima fase del capitale* (1984), s'efforçait de repenser l'analyse marxienne de l'accumulation primitive dans une perspective féministe. Les catégories usuelles du marxisme se révélèrent inadéquates. Il fallait faire un sort à l'idée marxienne selon laquelle le capitalisme marquerait l'apparition du travail salarié et du travailleur « libre », idée qui contribue à dissimuler et naturaliser la

sphère de la reproduction. *Il Grande Calibano* venait aussi critiquer la théorie du corps de Michel Foucault. Comme nous le disions, l'analyse foucaldienne des techniques et de la discipline du pouvoir auxquelles le corps a été soumis ne prend pas en compte le procès de reproduction, amalgamant histoires des femmes et des hommes en un tout indifférencié. Il se désintéresse de la « disciplinarisation » des femmes au point de jamais mentionner l'une des attaques les plus monstrueuses qui aient été perpétrées contre le corps à l'époque moderne : la chasse aux sorcières.

La thèse principale dans *Il Grande Calibano* était la suivante : pour comprendre l'histoire des femmes dans la transition du féodalisme au capitalisme, il nous fallait analyser les transformations que le capitalisme a introduites dans le procès de reproduction sociale et en particulier la reproduction de la force de travail. Le livre examinait donc la réorganisation du travail domestique, de la vie familiale, de l'éducation des enfants, de la sexualité, des rapports hommes-femmes et le rapport entre production et reproduction dans l'Europe des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Cette analyse est reproduite dans *Caliban et la Sorcière*. La portée du présent ouvrage est cependant différente de celle de *Il Grande Calibano*, en ce qu'elle prend en compte l'évolution du contexte et de notre connaissance de l'histoire des femmes.

Peu après la publication de *Il Grande Calibano*, j'ai quitté les États-Unis pour occuper un poste d'enseignante au Nigéria, où je suis restée pendant près de trois ans. Avant de partir, j'avais rangé tous mes papiers dans une cave, ne pensant pas que j'en aurais besoin avant un moment. Mais les circonstances de mon séjour au Nigéria ne m'ont pas laissé l'occasion d'oublier ce travail. Les années 1984-86 furent un tournant pour le Nigéria, comme pour la plupart des pays africains. Au cours de ces années-là, en réaction à la crise de la dette, le gouvernement nigérian entreprit des négociations avec le FMI et la Banque mondiale, qui débouchèrent sur l'adoption d'un programme d'ajustement structurel, la panacée de la Banque mondiale pour soigner les économies de la planète.

Le but avoué de ce programme était de rendre le Nigéria compétitif sur le marché international. Mais il apparut bientôt que cela

impliquait une nouvelle phase d'accumulation primitive, et une rationalisation de la reproduction sociale visant à détruire les reliquats de propriété communale et de rapports communautaires, pour ensuite mettre en place des formes d'exploitation du travail plus intense. J'ai ainsi vu se dérouler sous mes yeux des processus très similaires à ceux que j'avais étudiés en préparant *Il Grande Calibano*. Entre autres, l'attaque sur les terres communales et une offensive décisive de l'État (à l'instigation de la Banque mondiale) sur la reproduction de la force de travail qui visait à réguler les taux de natalité, et, en l'espèce, réduire la taille d'une population qui allait immanquablement se montrer trop exigeante et trop indisciplinée dans la perspective de sa future insertion dans l'économie mondiale. Outre cette politique, justement qualifiée de « guerre contre l'indiscipline », j'ai aussi assisté à une intense campagne misogyne dénonçant la vanité des femmes et leurs exigences trop importantes. J'ai aussi été témoin d'un débat enflammé, comparable en bien des points à la *querelle des femmes* du XVII^e^ siècle, qui concernait tous les aspects de la reproduction de la force de travail : la famille (polygame ou monogame, nucléaire ou élargie), l'éducation des enfants, le travail des femmes, l'identité masculine et féminine et les rapports entre les deux.

Dans ce contexte, mon travail sur la transition prit un sens nouveau. Au Nigéria, j'ai réalisé que la lutte contre l'ajustement structurel faisait partie de la longue lutte contre la privatisation de la terre et les enclosures, non seulement des terres communales, mais aussi des rapports sociaux, qui remonte à l'origine du capitalisme dans l'Europe et l'Amérique du XVI^e^ siècle. J'ai aussi réalisé à quel point la victoire remportée par la discipline de travail capitaliste sur la planète était limitée, et combien de gens envisageaient toujours leurs vies d'une façon radicalement contraire aux nécessités de la production capitaliste. Pour les promoteurs du développement, les agences multinationales et les investisseurs étrangers, ce fut et cela demeure le problème d'endroits comme le Nigéria. Mais cela représentait pour moi une force immense, parce que cela faisait la preuve que dans le monde entier des puissances formidables étaient encore en contradiction avec la mise en place d'un mode de vie conçu en des termes

uniquement capitalistes. La force que j'en ai tirée provenait aussi de ma rencontre avec les Women in Nigeria[4] la première organisation féministe du pays, qui m'ont permis de mieux comprendre les luttes que les femmes nigérianes ont menées pour défendre leurs ressources et refuser que leur soit imposé un nouveau modèle de patriarcat, alors promu par la Banque mondiale.

À la fin de l'année 1986, la crise de la dette toucha les institutions universitaires et, ne pouvant plus subvenir à mes besoins, je quittai le Nigéria. Physiquement, mais pas par l'esprit, la pensée des attaques que subissait le peuple nigérian ne devait jamais me quitter. Le désir de réétudier « la transition au capitalisme » m'a ainsi accompagnée depuis mon retour. J'ai observé les évènements nigérians à travers le prisme de l'Europe du XVI^e siècle. Aux États-Unis, ce fut le prolétariat nigérian qui me ramena aux luttes sur les communaux et à la sujétion des femmes par le capitalisme, en Europe et ailleurs. Après mon retour, j'ai aussi commencé à enseigner au sein d'un programme pour étudiants de premier cycle dans lequel j'ai été confrontée à un autre type d'enclosure : celle du savoir, c'est-à-dire que j'ai constaté la disparition croissante, parmi la nouvelle génération, de ce sentiment historique d'un passé commun. C'est pourquoi, dans *Caliban et la Sorcière*, je reconstruis les luttes antiféodales du Moyen Âge et celles que mena le prolétariat européen dans son combat contre l'avènement du capitalisme. Mon but n'est pas seulement de mettre à la disposition des non-spécialistes les éléments sur lesquels repose mon analyse, mais aussi de raviver chez les jeunes générations le souvenir d'une longue tradition de résistance qui se trouve aujourd'hui en passe d'être effacée. Il est crucial de sauvegarder cette mémoire historique pour trouver une alternative au capitalisme. Parce que ce possible dépendra de notre capacité à entendre les voix de ceux qui ont suivi les mêmes chemins.

4 Femmes du Nigéria, dont l'acronyme WIN signifie « gagner » [NDT].

Depuis Marx, l'étude de la genèse du capitalisme constitue un passage obligé pour les militants et les intellectuels qui s'attachent à élaborer une alternative à la société capitaliste. Il n'est pas surprenant que chaque nouveau mouvement révolutionnaire se soit repenché sur la « transition au capitalisme », y apportant le point de vue de nouveaux sujets sociaux et faisant apparaître de nouveaux terrains d'exploitation et de résistance[1]. Le présent ouvrage appartient à cette tradition, mais deux considérations ont particulièrement motivé ce travail.

Premièrement, le désir de repenser le développement du capitalisme selon une perspective féministe, tout en évitant les limites d'une « histoire des femmes », séparée de celle de la partie masculine de la classe ouvrière. Le titre, *Caliban et la Sorcière*, inspiré de *La Tempête* de Shakespeare, vient marquer cette volonté. Pour autant, selon moi, Caliban représente non seulement le rebelle anticolonial dont la lutte fait encore écho dans la littérature caraïbe actuelle, mais est aussi un symbole du prolétariat mondial et, plus précisément, du corps prolétaire comme lieu et instrument de résistance à la logique capitaliste. Le plus important est la figure de la sorcière, reléguée à l'arrière-plan dans *La Tempête*, mais placée au centre de la scène dans le présent ouvrage : incarnation d'un monde de sujets féminins que le capitalisme devait détruire – l'hérétique, la guérisseuse, la femme insoumise, la femme qui osait vivre seule, la femme obi qui empoisonnait la nourriture du maître et incitait les esclaves à la révolte.

1 L'étude de la transition au capitalisme possède une longue histoire, dont la coïncidence avec celle des principaux mouvements politiques de ce siècle n'est pas fortuite. Des historiens marxistes tels que Maurice Dobb, Rodney Hilton, Christopher Hill ont réexaminé la « transition » au cours des années 1940 et 50, à la suite des débats soulevés par la consolidation de l'Union soviétique, l'émergence de nouveaux pays socialistes en Europe et en Asie et ce qui apparaissait alors comme une crise capitaliste imminente. La « transition » fut à nouveau revisitée dans les années 60 par des théoriciens tiers-mondistes (Samir Amin, André Gunder Frank), au cours des débats de l'époque sur le néocolonialisme, le « sous-développement » et les « échanges inégaux » entre « premier monde » et « tiers monde ».